

Eloge de ~~M^r~~ Molinelli.

Lu 3^e au la Séance Publique de ~~L'Académie royale de chirurgie~~
le 10 avril 1766.

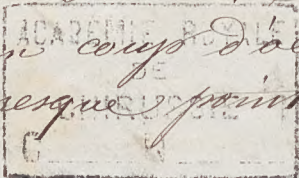
M. Roussel Pierre, Louis Molinelli naquit d'une famille honnête en 1698, au village Bombiana dans le territoire de Bologne, vers les confins de la Toscane. Orphelin en bas âge, il trouva dans un parent qui exerçait la médecine à Bologne les sentiments et les soins d'un père. Satisfait du naturel heureux de son pupille, et du progrès qu'il avait fait dans ses premières études, il le fit déclarer légataire de tous ses biens en 1718. Maître de sa volonté et sans inquiétude sur les besoins de la vie, M^r Molinelli, âgé de 21 ans, se montra digne de ce bienfait. Il redoubla d'application, fit sa philosophie sous les meilleurs maîtres, étudia la géométrie et la physique expérimentale: il y a encore à Bologne des professeurs émérites qui se rappellent avec complaisance sa pénétration, les saillies de son esprit, la netteté de ses idées, et le fruit qu'il a tiré de leurs leçons.

Il porta ces heureuses dispositions dans l'étude de la médecine, et dès ses premiers pas dans cette nouvelle carrière il apperçut la nécessité peut-être de se partager entre les écoles de médecine et le grand hôpital de St. Marie de la rue où il vivait, en qualité d'élève, le Docteur Rondazzi, chirurgien en chef.

Au bout de trois ans on le jugea digne

Du doctorat en philosophie et en médecine.
 Le grade qui couronne les études scholastiques est
 moins le sceau du savoir pour ceux-mêmes qui
 ont le plus profité, qu'une marque de l'assiduité
 aux exercices prescrits pour acquérir de la
 capacité. Bien pénétré de cette vérité le
 nouveau docteur ne renonce point aux fonctions
 d'être en chirurgie dans l'hôpital, et les
 continue pendant quelques années. Cette
 conduite n'est pas le trait qui prouve le moins
 combien il était véritablement attaché au
 désir de se faire un fonds de connaissances sans
 lequel il ne peut y avoir de réputation méritée.
 Tant le temps qui n'était pas donné aux soins
 des malades, il s'emploie à la lecture des meilleurs
 auteurs; il vérifiait leurs observations, en les com-
 -parant avec celles que la pratique lui fournissait
 journellement; les lumières de l'anatomie s'éclairaient
 sur les points obscurs, et l'ouverture des cadavres
 excitait souvent ses regrets sur l'incertitude des
 connaissances humaines. Ces réflexions le décidèrent
 à cultiver la chirurgie et à venir en France
 pour suivre les plus grands maîtres.

Un homme instruit trouverait à se perfectionner
 même en des mauvaises écoles, parce qu'il y
 porte le discernement qui fait tout apprécier.
 Les hôpitaux où les faits sont multipliés et
 se renouvellent sans cesse offrent en grand
 le tableau des misères humaines, au soulagement
 desquelles il se dévoue. Son jugement est déjà
 formé, aucun coup d'œil ne porte à faux:
 il n'est presque point de cas qui ne soit

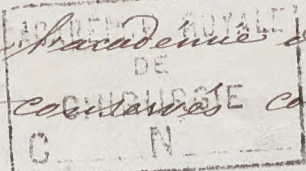


pour lui une leçon nouvelle, — une confirmation utile de ce qu'il savait, ou qui ne serve à reformer quelques erreurs dont une imagination avide de savoir ne peut manquer d'être imbuë. Dans la jeunesse on court après les connaissances, on les accumule ordinairement avec trop peu d'ordre, on n'est occupé qu'à se meubler la tête s'il est permis de se servir de cette expression. La sagacité est plus tardive, le jugement vient à pas lent et dans ceux que la nature a le plus favorisé du côté de l'esprit, il faut toujours attendre la maturité, pour en recueillir les fruits.

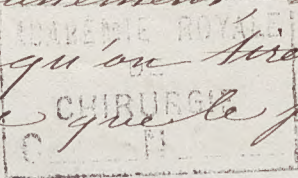
M^{re} Molinelli ayant passé les Alpes à l'âge de 28 ans, vint d'abord à Montpellier où il demeura six mois, dans l'unique intention d'y voir le traitement de la maladie vénérienne. Cette branche de l'art y avait été particulièrement cultivée par feu M^{re} de la Seyrie. C'est d'après la réputation et les succès de ce grand maître que long-temps Montpellier fut regardé comme une piscine salutaire par les Espagnols et les Italiens. Cette maladie est devenue le fléau de l'Europe. On peut reprocher sa transmission à leurs pères, malgré la dénomination de mal français, par laquelle ils l'ont désignée. A Paris M^{re} Molinelli eut l'avantage d'être reçu chez M^{re} Morand en qualité de pensionnaire et il n'a cessé depuis, dans toutes les occasions de se dire son élève. Le maître et le disciple étaient à peu près du même âge; il y avait trop de conformité dans leurs premiers travaux pour qu'ils ne s'attachassent pas l'un à l'autre. M^{re} Morand réunissait alors les places de substitut de chirurgien en chef de l'hôpital de la charité, chirurgien major de l'hôtel royal des invalides, où il enseignait l'anatomie et il était professeur et démonstrateur royal des opérations dans l'amphithéâtre des nos

écoles. M^r Molinelli était toujours à ses côtés dans ces exercices publics et particuliers. Son assiduité à l'hôtel-dieu et à l'hôpital de la charité aux heures réglées de la visite et des pansements lui fournissait des motifs d'y retourner extraordinairement à d'autres heures pour examiner l'état des malades qui lui avaient paru mériter quelque attention. Rentré chez lui il écrivait ses observations dans le plus grand détail et en conférait avec son maître; c'est dans ces occupations, suivies sans la moindre interruption que se sont passées les deux années de son séjour à Paris. Nul moment perdu. Il n'a connu d'autres agréments que ceux de son instruction; et ce qu'on regardera peut-être, surtout en France, comme une espèce de misanthropie M^r Molinelli ne s'est montré ni à nos spectacles, ni aux promenades publiques; il n'a exactement connu à Paris que les rues qui conduisaient de sa demeure aux hôpitaux et aux écoles. Il craignait sans doute les distractions, et ce motif est trop louable pour ne lui en pas faire honneur.

L'esprit cependant a besoin de quelques délassements; peut-être les trouvait-il dans le soin excessif qu'il prenait de sa santé: il portait les attentions au point de consulter chaque jour et à différentes heures son thermomètre pour régler le choix de ses vêtements. Il retourna en Italie avec des manuscrits fruits de son travail et de sa continuelle application en France. Ces papiers et le recueil de ses consultations en deux gros volumes, aussi manuscrits, ont passé de sa bibliothèque dans celle de l'Académie des sciences de Bologne, où ils sont conservés comme des matériaux très précieux.



Le goût des observations et des expériences
 était né avec M^r. Molinelli. Dès l'année 1781,
 cinq ans avant son voyage, il en avait donné
 des preuves à l'institut de Botanique où il a été
 le digne successeur des Malpighi, des Valisera,
 et des Morgagni. On voit dans ses premiers
 travaux les objets auxquels s'applique naturelle-
 ment un jeune homme rempli de zèle. Ce
 sont des relations d'ouvertures de cadavres et des
 expériences sur des animaux vivants. Il en fit
 sur le cerveau d'un chien; elles confirment
 qu'en détruisant ce viscère d'un côté, ce sont
 les fonctions du côté opposé du corps qui en
 souffrent. Il communiqua cette même année
 un fait de chirurgie qui lui parut fort
 extraordinaire. Il s'était formé sans abcès, une
 ouverture au périnée d'un homme septuagénaire
 par laquelle il chuintait de Turin. Cette
 ouverture devint plus grande de jour en jour
 et enfin le malade en faisant les efforts
 ordinaires pour uriner, rendit par là une
 pierre d'un volume assez considérable, de poids
 de deux onces et demie. Il en fut quitte pour
 conserver une fistule que nous ne jugerions pas
 incurable. Suivant la remarque de l'Académie
 faite d'après l'auteur, cet exemple prouve que
 les voies de la nature, sans la curation des
 maladies, sont plus douces que celles de l'art,
 qui ~~aurait~~ fait cruellement souffrir cet homme
 pour lui tirer de la vessie une pierre qui
 est sortie spontanément sans peine ni douleur.
 La conséquence qu'on tirerait de cette observation
 serait aussi fautive que le principe posé.



Il y a ici une erreur de fait qui a trompé plusieurs praticiens trop peu éclairés sur ce genre de maladie. La pierre n'était pas dans la vessie. On n'avait point encore établi la théorie de la formation des pierres urinaires hors des veies naturelles de l'urine; les progrès que la chirurgie a faits sur ce point de l'art sont consignés dans le troisième tome des mémoires de l'Académie royale de chirurgie.

À son retour à Bologne, Mr. Molinelli fut fait professeur public, et nommé adjoint et successeur du Dr. Dondozzi, dans la place de premier chirurgien du grand hôpital. Les observations qu'il communiqua à l'Académie de cette ville dès le commencement de l'année 1729, montrant qu'il ne perdait aucune occasion de s'instruire. À l'ouverture du corps d'une femme qui avait été fort tourmentée de vomissements, l'estomac parut excentricement distendu au point que son fond descendait jusqu'aux os pubis. L'intestin duodenum était dur et squisheux. Un homme qui avait beaucoup souffert d'une dysenterie, et le sujet de la seconde observation, il s'anacha lui-même du fondement une concrétion semblable à de la chair, remplie de petits graniers et de matières fécales. M^r. Morgagni qui a transporté ces deux faits dans son ouvrage de sedibus morborum per anatomicam indagatis, ne voit dans la prodigieuse dilatation du ventricule que l'effet du rétrécissement du canal intestinal au duodenum, et il croit avec raison, que la tumeur qu'on avait prise dans le second cas pour une masse charnue, n'était qu'un amas informe de sucs glaireux épaissis.

Dans la description de l'ouverture de plusieurs
 personnes mortes à la suite de plaies à la tête,
 M^r. Molinelli fait connaître que le foie n'est
 pas le seul viscère susceptible d'abcès par cette
 cause; il a trouvé quelquefois sans ces cas des
 tubercules parvenus à la surface des intestins;

Quand M^r. Molinelli était surchargé d'occu-
 -pations qui ne lui permettaient pas de faire des
 expériences suivies sur quelques points utiles à
 l'éclaircir, il était le promoteur des recherches capables
 de satisfaire sa curiosité. En 1738, M^r. Sharp,
 célèbre chirurgien de Londres lui fit part de la
 découverte faite en Angleterre par M^r. Belchier
 chirurgien, sur la garance, dont l'usage dans les ulcères,
 comme une très belle couleur rouge aux os des
 jeunes animaux. Un ami de M^r. Molinelli répéta
 les expériences, à sa sollicitation, et s'institua les
 observations dignes d'être insérées dans le second
 volume de ses mémoires publiés en 1745. On
 y lit les objections de M^r. Molinelli contre le
 mémoire de M^r. Petit sur les voies lacrymales
 et la méthode de les déboucher pour la guérison
 la plus parfaite de la fistule qui attaque ces
 parties. L'examen de cette controverse a fourni
 le sujet d'une dissertation donnée à l'Académie
 par M^r. Bordenave, elle est imprimée dans
 le second tome de nos mémoires.

La pratique a offert plus d'une fois à M^r.
 Molinelli les occasions de traiter les mêmes
 matières que M^r. Petit avait éclaircies. Une
 opération d'anévrysme faite avec de grandes
 difficultés pour renouer maître du sang
 par la ligature est le sujet d'un long mémoire
 présenté en 1744 à l'Académie de Botanique.



Seguin
à l'œuvre

pl. 6-81
M. Seguin

Par le discours et les planches gravées qui y
sont jointes, on voit que *Mr. Molinelli* était dans
l'ancien préjugé que les tumeurs anévrysmales
circonscrites, qui succèdent à l'ouverture d'une
artère, sont produites par la dilatation des tuniques
de ce vaisseau. Nous devons aux observations
de *Mr. Petit*, confirmées par celles de *Mr. Foubert*
et de tous ceux qui ont bien connu cette maladie
des notions plus exactes sur le vrai caractère
de cette espèce d'anévrysme faux. La tumeur
est formée par des couches sanguines, qui mani-
festent le nombre des hémorrhagies auxquelles
la maladie a dû ses accroissements successifs,
et sous cette masse de caillots feuilletés on
trouve l'artère, dans son diamètre ordinaire et
qui n'a besoin que d'une compression métho-
dique sur le point de l'ouverture. Nous avons
plusieurs exemples de cures heureuses en ce
genre. C'est encore une perfection due aux
travaux des chirurgiens français et principalement
à *Mr. Petit*. La proscription de la ligature
simplifiée l'opération, la rend moins douloureuse,
prévient des accidents fâcheux tels que des
abcès dans les premiers temps, la perte de sentiment
et du mouvement pour les suites, lorsque
le nerf principal a été coupé dans la ligature,
la gangrène et la perte du membre sont
quelquefois l'effet de la ligature qui détruit
l'action vitale en étranglant le tronc de l'artère.

Les observations de *Mr. Molinelli* sur la cure
des plaies du tendon d'Achille sont curieuses
et intéressantes. Dans l'un des quatre cas qu'il
rapporte à ce sujet, il a été obligé de couper une

partie du tendon, dont la gangrène s'était emparée. Il s'est formé entre les deux bouts une substance corniforme, laquelle est devenue assez solide pour suppléer utilement la portion du tendon qui manquait de manière que le blessé n'en a point été estropié. L'auteur examine les autorités qui auraient pu le déterminer à pratiquer la suture, il la rejette avec raison, et trouve que Mr. Heister a tort de la conseiller, ainsi que quelques chirurgiens plus modernes. Les écrits qui paraîtront dorénavant sur la chirurgie ne seront point tachés de cette fausse doctrine, si utilement combattue par Mr. Ribac dans le 3^e Volume de nos mémoires.

M. Wallon [Les vertus du quinquina dans la cure de la gangrène ont beaucoup occupé Mr. Molinelli. la découverte de l'efficacité de ce remède contre la pourriture est due à Mr. Rusnworth, chirurgien à Northampton. Ses compatriotes l'ont employé avec le plus grand succès, et l'on prétendit qu'il ne réussissait pas si bien en France qu'en Angleterre et en Allemagne. Mr. Molinelli très attentif à tout ce qui pourrait enrichir l'art avait lu les différentes observations publiées à ce sujet dans les transactions philosophiques, dans le commerce littéraire de Nuremberg, dans les mémoires de l'Académie des curieux de la nature et autres ouvrages; il prit le parti d'en juger par lui-même. Ses observations sur l'usage de ce remède sont extrêmement judicieuses: on pourrait les proposer comme des modèles à suivre dans la description du cours d'une maladie; elles confirment l'opinion avantageuse qu'on avait conçue de la vertu antiseptique de



quinquina, et l'on n'y dissimule pas des cas où il n'a été d'aucune utilité, et l'on donne autant qu'il est possible, d'après une théorie plausible déduite des faits, les raisons du défaut de succès dans les circonstances spécifiées.

La structure organique des nerfs, ces parties si essentielles à la vie et à toutes les fonctions, a été dévoilée, par les expériences de notre collègue. Il ne s'est pas contenté, comme la plupart de ceux qui l'ont précédé en de semblables recherches de tenir note des troubles qu'apportait primitivement dans l'économie animale la ligature de certains nerfs, et quels en étaient les accidents consécutifs. Il a anatomié le nerf même qui avait été lié à des temps plus ou moins éloignés de cette opération, afin de juger des divers changements. Il a vu constamment que le nerf devient plus gros au dessus de la ligature, que les sucs nourriciers retenus s'y accumulent, qu'il prend une teinte plus rougeâtre, et que l'intérieur montre très distinctement un tissu cellulaire dans lequel on trouve une liqueur lymphatique. La connaissance de cette organisation sera utile à la médecine, sur les affections contre nature de ces parties, la théorie en doit devenir plus lumineuse et les règles de pratique conséquemment moins équivoques. La dissertation sur ces expériences a été lue en 1766 à l'Académie de Bologne, les derniers mémoires de cette savante compagnie, publiés plus de dix ans après cette époque, ne contiennent aucune production de M. Molinelli. On nous fait

cependant espérer que d'autres ouvrages de cet auteur
tiendront un rang honorable dans la suite des
volumes qu'elle donnera au public.

Je n'ay pas cru devoir interrompre
le récit des travaux Académiques par d'autres
particularités, dont l'ordre des temps auroit
exigé l'exposition intermédiaire. J'observe que
le Secrétaire ne fait jamais mention de M^r
Molinelli, sans lui donner des louanges sur son
habileté & son savoir en Chirurgie, principalement
sur la pureté & l'élégance de sa diction, qu'il
craint toujours d'altérer dans ses extraits. Rien
n'est plus flatteur que ces témoignages d'estime
de la part d'un savant, qui ne le cède à personne
par la noblesse des pensées, le choix et le tour agréable
des expressions, enfin par toutes les grâces du
style. Mais en parlant d'un recueil d'observations
anatomiques, dédié à M. Molinelli par un
jeune Médecin de la plus grande espérance, il
s'exprime sur le talent de bien écrire, d'une
manière qu'il nous sera permis de trouver
singulière. Libellum Petro Paulo Molinellio inscripsit,
Chirurgico clarissimo et, quod minus in Chirurgico expectari
solet, scriptori elegantissimo. Pourquoi s'attendroit-on
moins à trouver ce talent dans un Chirurgien que
dans tous ceux qui cultivent les autres sciences ?
Y a-t-il quelque profession qui exige plus d'esprit,
d'études, de lumières, de jugement et d'expérience
que la Chirurgie ? La précision la-juridique
& l'élégance du style ne sont-elles
pas des ornemens étrangers à notre art. L'expression

CHIRURGIE
C H

... l'image de la pensée ; et l'on peut douter de la justesse de l'esprit de celui dont l'écrit ou le discours est peu exact, confus, mal lié dans ses parties. Horace en a fait la remarque. Quand on possède bien sa matière, l'on ne manque ni d'expressions, ni de clarté, ni de méthode pour la bien traiter.

..... Cui lecta potenter erit res,
nei facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

De art. poet.

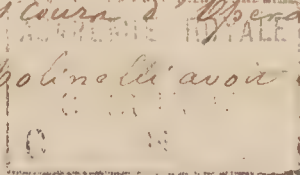
Osuda-t-on me permettre ici une courte digression en faveur de nos élèves, pour les engager à ne point négliger sur les talens littéraires, dont ils éprouveront journellement le besoin dans les consultations et dans la rédaction des faits que la pratique ^{leur} présentera. Qui ne sait que l'élégance, la précision du style a plus contribué, peut-être, à la conservation des ouvrages d'Hippocrate que la solidité de la doctrine. Ils se sont défendus de l'injure des temps, tandis que les fameux livres de physique composés par L'émouille, son contemporain, se sont perdus. La mention honorable que Celse fait de quelques Chirurgiens, qui ont été célèbres à Rome par l'exercice de leur art, nous fait regretter de ne pas connaître leurs écrits. Les siens sont parvenus jusqu'à nous, ils sont même lus avec admiration, moins pour le besoin qu'on en a, que pour la beauté du style et pour le choix des expressions. Vient-on des preuves plus récentes de la vérité du sentiment que j'ai soutenu, en disant que nous sommes connus. Si les ouvrages d'Asubroise

854

Paré n'avoient pas été recueillis de manière à se conserver par la masse même des volumes qui les renferment, les observations précieuses du Père de la Chirurgie Française seroient presque entièrement ignorées. Il n'y a pas cent ans, qu'en France, les instituteur de Chirurgie n'étoient que de mauvais abrégés, faits nouvellement, par traduction, de Gui de Chauliac, auteur plus ancien. On les préféroit, parce que depuis longtemps on ne parloit plus dans la société la même langue qu'Ambroise Paré; & que son style, ordinairement précis, toujours clair & fort expressif, avoit déjà fleuri. On abandonnoit sans raison la substance des choses et l'ombre tenoit lieu du corps. Le talent de bien écrire est donc nécessaire à ceux qui veulent être les fidèles interprètes de la nature & s'exprimer convenablement sur ses actions & sur ses dérangements. L'exemple de M. Molinelli en prouve l'utilité. Il a bien mérité à cet égard, de l'aveu même des meilleurs juges.

En 1741, l'Académie Royale de Chirurgie le mit au nombre de ses associés étrangers. Il recut, à peu près dans le même temps, la même distinction de la Société Royale des Sciences de Londres. Mais l'époque la plus flatteuse de sa vie, la plus honorable à la Chirurgie & la plus intéressante pour l'humanité fut celle de l'établissement, que Benoît XIV fit en son faveur & à sa sollicitation, en 1749.

Les cours d'opérations de Chirurgie, auxquels M. Molinelli avoit assisté à Paris, luy



firaient désirer de pareils exercices à Bologne. Il en parla à plusieurs personnes en dignité & en crédit. Elles sentirent que dans une ville célèbre, par cela même que toutes les autres sciences y sont avantageusement cultivées, il étoit inconcevable que la faculté de Chirurgie eût été négligée au point que l'on n'avoit jamais fait publiquement aucune démonstration des opérations sur les cadavres. L'honneur de la patrie & l'utilité publique se revoltèrent contre cet oubli. Le projet de M. Molinelli fut goûté avec applaudissement par des hommes d'esprit & vraiment patriotes. La Chirurgie étoit cependant à Bologne dans une estime particulière, qui rappelloit les temps heureux où elle n'étoit exercée que par de rares savants. Il y avoit peu d'années que dans le sanctuaire des sciences, dans le palais même qui occupe l'Institut, on avoit érigé, par ordre du Sénat, une statue de marbre au célèbre Chirurgien Valsalva, mort au mois de Février 1723. On se promit tout de l'amour qu'avoit pour les sciences Benoît XIV, nouvellement érigé au Souverain Pontificat. Il avoit été, dans sa fortune privée, l'ami des savans, parmi lesquels il tenoit un rang si distingué, & qu'il regardoit comme ses confrères. Animateur éclairé, son élévation ne changea pas ses sentimens & il se crut plus étroitement obligé d'être leur protecteur. A peine lui fait-on connaître les besoins des instructions Chirurgicales, qu'il remplit les espérances & comble tous les vœux. Les moindres arrangements qui pouvoient contribuer à la

5
perfection de cet établissement et en assurer la
durée se présentent à son esprit. Il met de
l'empressement à donner les ordres nécessaires.
M. de la Pyronne reçoit un bref de Sa Sainteté, par
lequel on le prie de concourir au bien public, en
lui procurant la collection la plus complète des
instruments de Chirurgie. Les soins de M. de la Pyronne
à cet égard furent tels qu'on pouvoit les attendre de
son amour pour sa profession et de sa sensibilité à
la confiance dont le Saint-Père l'honoroit. Il informa
le Roy de la commission dont il étoit chargé; & elle lui
devint doublement flatteuse par l'intérêt que
Sa Majesté y prit. Elle voulut en faire les frais; &
ces instruments, les plus beaux et les mieux conditionnés
qu'on ait vus, furent envoyés au Pape en présent,
& comme une marque d'amitié. C'est ainsi qu'en
parle l'Histoire de l'Institut. Benoît XIV ordonna
que chaque année, on feroit, à perpétuité, dans
chacun des deux hôpitaux, une démonstration de
ces instruments; qu'on expliqueroit leur nature
& leur usage & qu'on s'en serviroit sur les cadavres,
pour enseigner la méthode d'opérer dans les
différentes maladies qui ont besoin du secours
de la main. La garde & l'usage de ces instruments
furent confiés à M. Molinelli, avec le titre
de Professeur Benedictin. La chaire, qu'il avoit
dans l'Université, étoit appelée Clémentine, du
nom de son fondateur. On fixa les honoraires
annuels du nouveau Professeur, et l'on détermina
comment l'on procéderoit à l'avenir à l'élection
de ses successeurs. Un établissement au profit de la

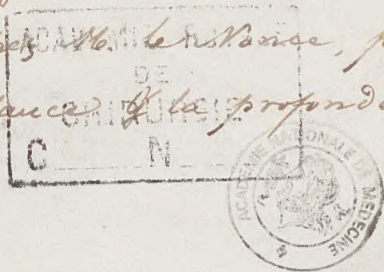


Seroit seul capable de rendre chère à la postérité
la mémoire de Benoît XIV. Quand les disciples
d'un prince ont reçu l'enseignement d'un art ou d'une
science, ils ne se bornent pas à ceux qui ont le
souvenir de l'élève pour son maître. Ils acquiescent
de l'école à la reconnaissance des citoyens qui
devront à l'avenir la santé & la vie aux secours de
la chirurgie.

Le Sr. Molinelli manifesta les sentiments
dont il étoit pénétré, dans un discours d'inauguration
prononcé au mois de Novembre 1742 & très fort
applaudi. L'orateur nous a intéressés à la gloire &
aux dissections anatomiques, les opérations de
chirurgie par lesquelles on exerce nos candidats
dans le sein de notre collège, les démonstrations
qu'on fait en faveur de nos étudiants dans
l'amphithéâtre de nos écoles, par la libéralité du
Roi, sous rappelés comme des exemples
qui ont procuré à l'établissement de Bologne?
& comme des modèles à suivre pour qu'il soit
utile. Ce discours a été imprimé, avec une
Epître d'édicatoire à Benoît XIV, dans laquelle
Sr. Molinelli rend à cet homme immortel les
actions de grâce, qui lui sont si justement
dûes. Il avoit à exprimer les mouvements de
son amour, de son respect & de sa reconnaissance
particuliers. Le Souverain Pontife ne parloit
jamais de Sr. Molinelli qu'avec les témoignages
d'estime les plus flatteurs. Dans ses expressions
favorites, il le nommoit: l'honneur de son
pays, la gloire de sa patrie: l'onor del nostro

paese, l'onor della nostra patria. On peut juger par là que M. Molinelli jouissoit de la plus haute considération. Benoît XIV armoit tendrement la ville de Bologne, sa patrie, & honoroit d'une affection particulière ceux qui s'y distinguoient dans les sciences. Il a daigné faire part à l'Académie de Chirurgie de ces sentimens. M. l'Ambassadeur de France voulut bien se charger de présenter à sa sainteté le second tome des nos Mémoires & le premier Volume des Procès. M. Morand y avoit joint une lettre, dans laquelle il prenoit, avec la qualité de Secrétaire de l'Académie, celle d'associé de l'Institut de Bologne. Benoît XIV fit une réponse, en date du 1^{er} Octobre 1755. On croit d'abord lire la lettre d'un simple particulier, flatté de l'attention qu'on lui témoigne, & qui en fait des remerciemens sur le ton de l'estime & de l'amitié. Il ne peut contenir sa joie de ce que M. Morand a pris le titre d'associé de l'Institut. „ Car j'aime, dit-il, l'Institut de
 „ tout mon cœur & je le fais héritier de tout ce
 „ que je possède dans ce monde-ci; c'est à dire, de ma
 „ bibliothèque. „ Le reste du bref est (de style). Le
 Saint Père embrasse tous les académiciens & le Secrétaire en particulier, à qui il donne affectueusement, ainsi qu'à nous tous, sa bénédiction apostolique.

Les éloges des académiciens étant destinés à faire partie de l'histoire de l'Académie, nous croyons pouvoir dire ici qu'il a été arrêté, à l'occasion de cette lettre, que le Directeur & le Secrétaire iraient, de la part de l'Académie, chez M. le Roi, pour lui témoigner la reconnaissance & la profonde vénération



de la Compagnie pour sa sainteté.

Pour terminer l'éloge de M. Molinelli, nous dirons qu'il étoit consulté de toutes parts. Plusieurs étrangers ont fixé leur séjour à Bologne, pour être à portée de ses avis & de le conduire par ses conseils. Depuis longtemps, se jugeant attaqué d'une dilatation du cœur & des gros vaisseaux qui sont à la base, il ne montoit ni ne descendoit aucun escalier, et se faisoit porter, dans la crainte de faire quelque effort dangereux. Sa santé, dont il avoit toujours été l'esclave, fut altérée notablement, au mois d'Octobre 1763, par une fausse apoplexie, suivie de paralysie sur les extrémités inférieures. Il eut une attaque plus violente le neuvième Octobre 1764, & en mourut le sur lendemain, à l'âge de 66 ans.

On lui a fait des obsèques magnifiques. Le père Roberti, jésuite a prononcé son oraison funèbre, dans laquelle il loue les vertus chrétiennes & morales de M. Molinelli, sa charité envers les pauvres & son désintéressement. Il étoit digne de la brillante réputation dont il a joui; & les regrets de ses concitoyens sur sa perte ne sont pas moins justes. Personne n'étoit plus capable que lui de leur être utile. C'étoit un homme d'esprit, très instruit, qui a eu le mérite fort rare d'être au niveau de l'art par la possession de toutes les connaissances acquises. Nous avons rendu compte de ce qu'il a fait pour ses progrès. Celui qui y travailleroit avec le plus de succès en n'approfondissant qu'une matière, pour faire passer son nom avec gloire à la postérité, ne seroit pas si utile à ses contemporains, que ceux qui se sont consacrés à leur service & qui ont eu,

autant qu'il leur a été possible, la somme des
connoissances positives & actuelles.

Mo. Molinelli, à l'âge de 33 ou de 34 ans,
avoit épousé une demoiselle qui en avoit 18. Elle étoit
fille du Docteur Donduzzi, son prédécesseur dans
la place de Chirurgien en Chef de l'Hôpital de
Sainte Marie de la Vie. Il en a eu cinq enfans. Des
trois filles, deux ont été mariées à d'honorables &
riches citoyens, le cadet des fils est au service de la
Reine de Hongrie, en qualité d'officier dans le
régiment de Pallavicini. L'aîné, quoique fort
jeune encore, donne de si grandes espérances, qu'on
luy a confié toutes les places qu'occupoit Mo.
son père.

